



Musiciens nordiques

C'EST l'Allemagne qui a exercé, sur la musique scandinave du siècle passé, la plus grande influence. C'est surtout à Leipzig, à Berlin, qu'ils ont appris leur métier, puisé leurs conceptions esthétiques, ces compositeurs danois, suédois, norvégiens, finlandais qui jouaient un rôle important dans leurs patries respectives. Par conséquent, leur musique portait, en général, l'empreinte du Romantisme, dans sa forme germanique.

MUSICIENS DANOIS

Parmi les compositeurs *danois* modernes, il y en a qui appartiennent toujours à cette « école » défunte, d'autres ont manifesté un besoin très marqué de s'émanciper.

D'abord, il faut citer, parmi ceux-ci, Carl Nielsen (né en 1865) lequel, dès sa première jeunesse, représente, dans sa musique, une réaction bien nette contre le style de ses prédécesseurs, en cultivant la musique « horizontale » et polyphonique, atteignant vite à une vraie maîtrise et, en même temps, renonçant à donner à ses œuvres la couleur nationale, exploitée, avec beaucoup de succès d'ailleurs, par les compositeurs romantiques danois (surtout Niels Gade, J. P. E. Hartmann, Peter Heise). Les symphonies, la musique de chambre, les grandes œuvres chorales de Carl Nielsen, tout en se dégageant des liens étroits du folklore pour s'élever à un point de vue purement humain, ne démentent pas, pourtant, leur origine danoise. Néanmoins, Carl Nielson, connaissant très bien la musique étrangère contemporaine, ne fait partie d'aucun des « clans » musicaux de

l'Europe. Indépendant, il a su, entre la musique nationale et la musique internationale, garder sa propre physionomie, qui est celle d'un bon Danois.

Pendant l'ère romantique, ce qui avait rendu la musique nationale danoise un peu monotone, uniforme, c'est que les compositeurs — comme d'ailleurs les peintres, les poètes, romanciers et auteurs dramatiques — s'étaient occupés, presque sans exception, d'un seul aspect de la nature du pays et de l'âme de la nation : la douceur, la modération, les demi-teintes. Ils avaient tous souligné l'idylle du paysage, l'humour, la bonhomie des Danois. Mais, au Danemark, il y a autre chose : la force, l'énergie, la rudesse, la brutalité même, et une allégresse déchaînée. C'est le grand mérite de Carl Nielsen d'avoir, dans sa musique, su exprimer ces traits caractéristiques du Danemark et des Danois. Cependant, dans mainte petite chanson, d'une simplicité touchante, d'une grâce souriante, vrai trésor, malheureusement inaccessible à un public étranger (il faut bien connaître la langue danoise pour les comprendre à fond !), Carl Nielsen nous montre le côté de l'âme danoise qui l'affilie aux générations précédentes, au sol de sa patrie.

Carl Nielsen, toujours en pleine vigueur créatrice, et incontestablement le chef de la musique danoise contemporaine, a influencé d'une manière décisive, même un peu dangereuse, la plupart des jeunes compositeurs — comme ce fut le cas, pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, de Niels Gade. Nombre de ses élèves ont adopté (sans le savoir peut-être) son style pourtant si individuel. Son autorité, la fascination émanant de sa personnalité, la tournure originale de son esprit, ont exercé une influence irrésistible sur tous les jeunes musiciens danois, ses contemporains.

Parmi ses adeptes fidèles, citons Rudolf Simonsen (né en 1889), dont les symphonies témoignent d'une belle adresse technique, et d'un talent souple, et Paul Schierbeck (né en 1888), connu, jusqu'ici surtout par des œuvres vocales d'une fraîcheur blonde et bien danoise, et de qui on prépare, au Théâtre Royal de Copenhague, la création d'un grand opéra, intitulé *Les Feles galantes*, symbole, sans doute, de ses sympathies pour la musique française moderne. Cherchant leur voie sans subir l'influence directe de Carl Nielsen, Joergen Bentzon (né en 1897) et Knudage Riisager (né en 1897) deux talents indépendants, travaillent ferme, selon des conceptions artistiques différentes ; le premier, hanté par les idées nouvelles de la musique allemande, l'autre nourri des impressions qu'il est venu recevoir, il y a 5 ou 6 ans, à Paris. D'esprit cultivé et critique, tous deux ont enrichi

la musique danoise d'œuvres très intéressantes et fort discutées : Bentzon affectionne la musique de chambre, Riisager, en outre, le poème symphonique et le ballet : témoin *Cocktail-party* (sur un livret de Blaise Cendrars), partition pleine de talent, d'humour, d'esprit.

Moins productifs, mais non moins bons musiciens, Ebbe Hamerik (né en 1898) et Johan Hye-Knudsen (né en 1896) ont donné des promesses extraordinaires. Surtout Hamerik, avec un opéra : *Stegan*. Tous deux cultivent une tendance internationale.

Encore un jeune : F. Hoeffding (né en 1899) s'est fait remarquer par des symphonies et par un opéra, dont le sujet est puisé dans les *Contes d'Andersen*. C'est un compositeur qui possède bien son métier.

Parmi les plus âgés, N. O. Raasted (né en 1888), compositeur d'un goût raffiné, appartient à l'école moderne allemande, tandis qu'Emile Reesen (né en 1887) a montré, dans ses partitions, destinées au théâtre (ballets, comédies musicales, etc.), un talent très raffiné, une orchestration éblouissante et piquante, qu'il doit à l'influence de la musique française la plus avancée. Peder Gram (né en 1881), et J. L. Emborg (né en 1876), s'abandonnent volontiers, eux aussi, au charme des timbres choisis de la facture légère et diaphane des maîtres modernes de la France. En revanche, Louis Glass (né en 1864), Rud. Langgaard (né en 1893), Fini Henriques (né en 1867), Hakon Boerresen (né en 1876), sont restés sur le terrain du romantisme germanique.

Glass, d'un tempérament naturellement franc et nourri d'une philosophie qui lui donne de hautes idées métaphysiques, a bâti, avec un art parfait et une conviction sincère, ses symphonies et sa musique de chambre, œuvres qui l'ont placé à côté de Carl Nielsen. Henriques, musicien plus extérieur, compose sans trop réfléchir, spontanément. Les mélodies, les harmonies jaillissent à profusion de son imagination féconde ; il est musicien à la façon des Slaves classiques. On souhaiterait parfois à ses confrères plus jeunes, si méditatifs, si soucieux de théories, un peu de sa fraîcheur et de sa naïveté désarmantes ! Boerresen, auteur de l'opéra *Kaddara* (sujet : Groenland, la vie quotidienne des Esquimaux), a profité des leçons de Johan Svendsen pour acquérir une science approfondie de l'orchestration. Ses idées sont pleines de noblesse. Langgaard, extraordinairement précoce, vise au sublime, aime dans ses œuvres nombreuses et volumineuses, les fastes sonores d'un Strauss et d'un Wagner. Il représente (cas particulier dans la musique danoise), une mentalité musicale, plutôt allemande, qui, au Danemark comme ailleurs, appartient désormais au passé.

MUSICIENS SUÉDOIS

Ceux-ci, de nos jours, sont plus actifs que leurs confrères danois. Tandis que la production des Danois est, malheureusement, pour le moment assez restreinte, celle des Suédois se trouve en pleine floraison.

La tradition nationale, basée sur la musique populaire, a été gardée pieusement par tous les compositeurs suédois qui ont atteint, à présent, l'âge de 50 à 65 ans. Voici des Romantiques pur sang : Petersson-Berger (né en 1867), aussi vrai Suédois, que Grieg est vrai Norvégien, auteur d'opéras, de mélodies, d'œuvres pour orchestre et pour piano, d'un caractère plutôt populaire ; Wilhelm Stenhammar (1871-1928), talent fécond et généreux, doué d'une vigoureux sens dramatique, compositeur au style pathétique (sa symphonie *A la patrie* est une œuvre déjà classique en Suède) ; *Alfvén* (né en 1872), interprète remarquable des charmes de la nature : *Midsommervaka*, (*Veillée de la fête de Saint Jean*), des *Symphonies*, etc.) ; Ruben Liljefors (1871), s'approchant de Sjoegren, de Grieg, de Gade, en un mot : de Leipzig, optimiste romantique s'inspire de la chanson populaire. Il dépeint, dans ses mélodies, la splendeur de l'été nordique, les parfums des fleurs. Dans sa suite pour orchestre, il chante la gloire de sa patrie. Tout au contraire, Josef Eriksson (1872), âme solitaire, pessimiste langoureux, avec des *mélodies* et des *œuvres pour piano*, bien bizarres, s'est tourné vers l'école de Schoenberg et de Busoni, en mêlant en même temps l'impressionnisme français au sentiment nordique. Partagé entre l'influence française et la tradition suédoise, Henning Mankell (né en 1868) a écrit de la musique de chambre, des mélodies, des morceaux de piano, d'un caractère sombre, de cette gravité qui se trouve souvent au fond de l'âme suédoise.

Après cette phalange de musiciens romantiques, nous trouvons aujourd'hui, une véritable « jeune musique suédoise » qui ne cède en rien à celle des grandes nations. Tantôt c'est la musique française, tantôt la musique allemande qui détient sur les œuvres de ce « cartel » formé par des individualités très diverses. Mais qu'ils se forment à l'une ou à l'autre des écoles étrangères, les compositeurs suédois ne perdent jamais complètement l'accent national.

Natanael Berg (né en 1879), à un certain degré autodidacte, musicien d'un tempérament violent, sombre, pathétique, plein de force, aimant le geste large et superbe, illustrant des « programmes » par une orchestration magistrale, est le débiteur surtout de l'Allemagne ; tandis que Adolf

Wiklund (né en 1879, lui aussi), balance entre les influences de l'Allemagne et celles de sa patrie. A travers Brahms, il a trouvé la route le conduisant à la musique suédoise, et il a su décrire, dans sa symphonie *Lappland* (« La Lapponie »), d'une façon captivante, les paysages de cette contrée pittoresque. Du même âge, Sigurd von Koch, rêveur lyrique, penseur impulsif, a cultivé, à Paris et à Berlin, son talent plus intéressant par la beauté des idées que par la forme.

Ture Rangstroem (né en 1884), disciple de l'Allemagne, a donné à la musique suédoise, des traits qui lui manquaient jusqu'ici, — comme Carl Nielsen l'avait fait pour la musique danoise. Stenhammar, Alfvén, Sjoegren voyaient surtout la nature souriante de leur pays. Pétersson-Berger avait glorifié les vastes vues de la province, « Jamtland ». Rangstroem, à son tour, a compris et senti que cela n'était pas *toute* la Suède ; il y a aussi des côtés moins idylliques : la mer sous les tempêtes, menaçante et sinistre, les rochers sauvages et hostiles, le caractère sévère, la couleur mélancoliquement grise de la nature nordique quand elle n'est pas embellie par le soleil. Sous l'impression de ces images, mornes et lugubres, Rangstroem, plus occupé par la substance que par la forme de la musique, compositeur pathétique, d'une intensité de sentiment extraordinaire, s'est créé, dans ses mélodies, un style bien à lui ; dans ses œuvres orchestrales, l'on trouve des tableaux émouvants du vent qui pleure, du tonnerre, des vagues qui, avec fracas, se brisent contre les rochers, des cris aigus des oiseaux, — ou, comme dans sa symphonie *A la mémoire de Strindberg*, les reflets de sa profonde conception de la Vie et de la Poésie.

Personne ne saurait moins lui ressembler que Gustaf Nordquist (né en 1886, lui aussi), qui a étudié en Allemagne ; sa mélodie est suave comme celle de Sinding et de Sjoegren ; son optimisme plutôt juvénile donne à ses œuvres une fraîcheur pleine de charme. Encore une figure contrastante : Edwin Kallstenius (1881), méditatif, artiste egocentrique, s'intéressant, dans sa musique de chambre, plus à la ligne horizontale qu'aux effets harmoniques, ne craignant pas les cacophonies, se trouve attiré vers Max Reger, Scriabine, les Français contemporains.

Harald Frykloef (1882), musicien noble et sensible, Natanaél Broman (1887), continuateur du lyrisme sjoegrénien ; Kurt Atterberg (1887), eclectique souvent inspiré par la tradition suédoise, par Rangstroem, parfois par les Allemands (moins que N. Berg pourtant), parfois par Debussy. Sa musique — *Trois symphonies, Requiem, Tableaux de la Côte d'Ouest*, pour orchestre, l'opéra *Hoervard Harpeleger* (Hoervard, joueur de

harpe), musique de chambre, etc. — se fait valoir surtout par son architecture solide et splendide.

Malgré des études, faites en Allemagne, Oscar Lindberg (né en 1887), rêveur, coloriste par excellence, doit beaucoup à l'impressionnisme français (et à Sibelius), sans, pour cela, faire oublier qu'il est Suédois.

Cas curieux : les œuvres, d'une finesse et d'un sens de la couleur remarquables, d'Olallo Morales qui est d'origine espagnole, ont été conçues dans un vrai esprit nordique.

Citons enfin quelques musiciens modernes : Richard Ohlsson, dont les harmonies sont si délicates, Hilding Rosenberg (né en 1892), trouvant sa personnalité après une certaine dépendance de Sibelius, de Scriabine, de Strauss, etc., et Pergament.

On attend encore, de ces jeunes compositeurs, tous les fruits de la maturité. L'avenir est à leur talent !

MUSICIENS NORVÉGIENS

A l'étranger, ordinairement, qui dit *musique norvégienne*, dit *musique de Grieg*. Mais, c'est une définition par trop sommaire. Après Grieg (mort en 1907), la musique norvégienne a participé à l'évolution générale de l'art sonore, hors de la Norvège.

Contemporain de Grieg, Johan Svendsen (1840-1911), élevé musicalement en Allemagne, mûri en France, tout en représentant des tendances internationales, est resté Norvégien dans le fond de son âme. C'est aussi le cas de Christian Sinding (né en 1856), malgré sa prédilection pour le Wagnérisme. La musique allemande, en revanche a exercé une influence décisive sur Gerhard Schjelderup, (né en 1859), grand idéaliste, mi-musicien, mi-poète, s'inspirant de Henrik Ibsen pour son poème symphonique *Brand*, vivant, le plus souvent, à l'étranger — comme tant d'artistes norvégiens ! — où il a fait représenter ses opéras (à Munich, Prague, Dresde). Autre compositeur d'un type semblable : Hjalmar Borgstroem (né en 1864), dont les œuvres monumentales et grandioses portent des titres significatifs : les symphonies : *La Pensée*, *Hamlet*, *John Gabriel Borkman*, *La Nuit des Morts*, *Trois poèmes symphoniques*, *Le Psaume de Bjoevuson*, *Jésus à Gethsémani*. C'est la métaphysique qui féconde sa riche imagination ; sa langue musicale est celle des impressionnistes. Dans cette même langue, Johan Backer-Lunde (né en 1874) s'exprime, après avoir quitté les traces de Sinding, sans pourtant avoir emprunté grand'chose à la France et sans s'appuyer trop sur la tradition norvégienne.

Ses mélodies, ballades, symphonies, œuvres de musique de chambre, pour piano, pour orchestre, sont écrites dans un style original, la ligne mélodique est d'une poésie délicate, le contrepoint savoureux et spirituel, l'élément harmonique piquant et audacieux, la forme concentrée.

D'abord sous la fascination de Grieg, Alf Hurum (né en 1882), bientôt subira l'influence de Debussy. La musique de chambre, ses œuvres pour orchestre (*Suite exotique*, *Au pays des contes de fées*, etc.), sont autant de tableaux brillants, avec un coloris éblouissant ; mais, Norvégien, il l'est, malgré tout ; la note nationale, oubliée longtemps, se retrouve dans son poème symphonique *Ung Bendik* (sur un thème de chanson populaire.

C'est l'exemple de Hurum qu'ont suivi la plupart des jeunes compositeurs norvégiens ; ils préfèrent l'esprit moderne français à celui de l'école allemande, — David Monrad-Johansen, transposant le style de Debussy sur le terrain norvégien dans sa suite pour piano, assez bizarre, *Tableaux de Norrland*, Irgens-Jensen (né en 1895), et d'autres. Pourtant, le tout jeune Fartein Valen s'approche du style de Brahms-Reger, et Harald Saeverud (né en 1897), est le disciple de l'Allemagne au moment où il écrit sa sonate pour piano ; à présent, il s'est libéré de cette suprématie pour devenir plus national.

Mais, malgré l'influence exercée par l'étranger, la musique spécifiquement norvégienne n'avait jamais été complètement délaissée. Après le doux, le mélancolique Per Winge (né en 1858), artiste d'un goût très cultivé, dédaigneux des grands effets : Johan Halvorsen (né en 1864), sain, robuste, plein d'élan et d'éclat, a puisé dans la musique nationale, ainsi que Eyvind Alnæs (né en 1872) qui fait preuve d'une grande sympathie pour la musique de Sinding ; Halfdan Cleve (né en 1879) lequel, après des débuts assez incertains, a montré, plus tard, une énergie concentrée, et la profondeur du sentiment qu'il met au service de l'art national ; et Sverre Jordan (né en 1889), musicien élégant, auteur d'un subtil mélodrame sur les *Poèmes d'un fiévreux*, de Hamsun.

En mêlant — à l'exemple de Svendsen — les éléments étrangers aux éléments nationaux, la musique norvégienne aura la chance d'enrichir la littérature musicale d'œuvres de haute valeur.

MUSICIENS FINLANDAIS

On sait, peut-être, que c'est le doyen de la musique finnoise, le maître Robert Kajanus (né en 1856, qui, il y a 50 ans, fit renaître, dans ses symphonies, le folklore musical de son pays, — l'âme des Finlandais trouvant, depuis bien des siècles, dans la musique, son expression naturelle.

On sait, sûrement, que Jean Sibelius (né en 1865) a poursuivi la ligne nationale, dans ses poèmes symphoniques, symphonies, mélodies, etc., en évoquant, tantôt en contours plastiques, en couleurs fortes et brillantes, en rythmes vigoureux et nerveux, en sonorités éblouissantes — tantôt en tableaux d'un mysticisme suggestif — les démons redoutables, les grands héros de l'épos national (*Kalevala*) et des légendes mythologiques de la Finlande.

En regard de Sibelius, les compositeurs finlandais plus jeunes nous semblent des *di minores*. Presque tous ont cherché dans la musique nationale le point de départ de leur art ; et, comme ce folklore, par la profonde mélancolie de sa mélodie, par l'imprévu, la bizarrerie de son rythme (par exemple 5/4), est souvent apparenté à la musique slave (russe, polonaise), leurs œuvres gardent une note toute spéciale, quasi exotique.

Naturellement, on ne peut s'empêcher de constater l'influence exercée par les musiciens suédois qui ont dirigé, pendant longtemps, la vie musicale à Helsingfors, à Abo et en d'autres centres intellectuels de la Finlande. Et on méconnaîtrait gravement les ambitions des milieux musicaux finnois si on les croyait fermés aux leçons offertes par la musique étrangère, surtout par celles de la France et de l'Allemagne. Mais, il s'agit là d'une sorte de condiments, dont on a saupoudré les plats nationaux. La substance est restée intacte : le folklore.

La force mâle, le tempérament farouche de Selim Palmgren (né en 1878), la grâce et la noblesse discrète de Erkki Melartin (né en 1875), les accents dramatiques de Leevi Madetoja (né en 1887), les modernismes harmoniques, l'orchestration raffinée, influencée par les impressionnistes français, de Vaino Raitio, la désinvolture juvénile de Ernst Linko, le schoenbergisme du jeune Aarre Merikanto, la pudeur franckiste de Bengt Carlson — sous tout cela, sous tous les masques et travestis, on découvre, sans difficulté, plus ou moins, les traits caractéristiques du folklore finnois.

Et on pourrait citer encore d'autres : Toivo, Kuula, Lauri Ikonen, Yrjö Kilpinen, Axel von Kothern, Bengt von Törne et les tout jeunes : Arve Laitinen, Uno Klami...

C'est à ceux-ci qu'échoit la tâche lourde, mais fière de continuer la ligne tracée par Kajanus et par Sibelius, pour assurer dans l'avenir, une riche floraison à la musique nationale de la Finlande, — expression spontanée d'un désir infiniment douloureux, d'une mélancolie inguérissable, et, par contraste, d'une vitalité débordante, sauvage..., et d'un amour de la patrie prêt à tout sacrifice.

GUSTAV HETSCH.